

solo de batterie serait complètement déplacé dans le cadre d'un groupe comme Genesis. J'admets que j'ai été longtemps le plus non-visuel de tous les membres du groupe. Je devais être assis car je devais régler constamment les niveaux avec les pédales. Je ne me sentais pas très à mon aise sur scène, forcément. Je n'ai pas le tempérament nécessaire pour devenir un homme du devant de la scène. Je suis du genre beau ténébreux. Avant d'entrer dans Genesis, j'ai essayé pendant deux ans de former un groupe. Il y eut au moins trente musiciens à jouer avec moi. Mais nous ne fîmes que deux concerts... J'avais l'habitude de jouer aussi de l'harmonica. J'étais une sorte de John Mayall... qui ne faisait pas de concerts. Le nom du groupe changeait tout le temps : Canterbury, Glass, Steel Pier, Sarabande. Il avait plus de noms que de sous, sûr. J'étais alors un expéditeur assidu de petites annonces au Melody Maker. Le style des annonces évolua avec le temps, de « Guitariste-harmoniciste de blues cherche groupe » à « Guitariste-compositeur recherche esprits réceptifs déterminés à lutter contre la stagnation des formes musicales existantes ». Pour la dernière, j'eus une réponse : Genesis. C'était un coup intellectuel, et j'ai fait une réponse pleine de trucs toqués, naturellement sans espoir aucun. Je ne pouvais pas leur parler moi-même. A la fin, j'avais même écrit que je ne pensais pas que nous puissions travailler ensemble. Peter me téléphona, on répéta deux semaines, et l'on fit un premier concert, un désastre évidemment. »

Hackett développa dans Genesis un style de guitare très particulier. S'il s'y entendait aussi à tisser la délicate dentelle acoustique, il préférait de beaucoup sortir de sa Gibson les sons les plus trafiqués, à tel point que sur certains passages on se demandait si c'était lui qui jouait ou Tony avec son synthétiseur. Steve était surtout un instrumentiste et écrivait assez peu, et trop lentement. Toutefois, en 76, il parvint à réunir assez de musique pour éditer un album solo, « Voyage of the acolyte », à la fois très proche de ce qu'il faisait personnellement dans Genesis, mais démarqué de l'univers du groupe. Un album très britannique. A partir de ce moment, il prit confiance en ses qualités de compositeur, écrivit davantage, mais s'aperçut vite que ses œuvres ne collaient pas tellement avec celles du reste du groupe. De fil en aiguille, il fut conduit à quitter le groupe pour ne pas trop nier son ego. Son second album, « Please don't touch », est plus américanisé et moins personnel que le premier. Steve, maître d'œuvre plus qu'autre chose, a cherché un son et un personnel spécifiques à chaque morceau, effectuant un travail remarquable. Cet album est très beau, mais on peut lui reprocher de manquer d'une vraie personnalité, ce qui est un comble quand on on pense qu'il est l'enfant d'un split décidé pour justement laisser une personnalité s'exprimer. Néanmoins, Hackett demeure un fabuleux guitariste, un de ceux qui ont le mieux assimilé la leçon essentielle de Bob Fripp, l'un de ceux qui ont su créer un style, approfondir une technique, mais surtout, surtout, garder une âme à leur musique. (H.P.)

Michael Rutherford le diplomate

Les journalistes anglais disent souvent à propos du bassiste-guitariste de Genesis que s'il n'avait pas été emporté dans le monde du rock'n'roll, il aurait sans doute fait une carrière au Foreign Office, le Quai d'Orsay britannique. Effectivement, dans le profil psychologique, Michael apparaît toujours un

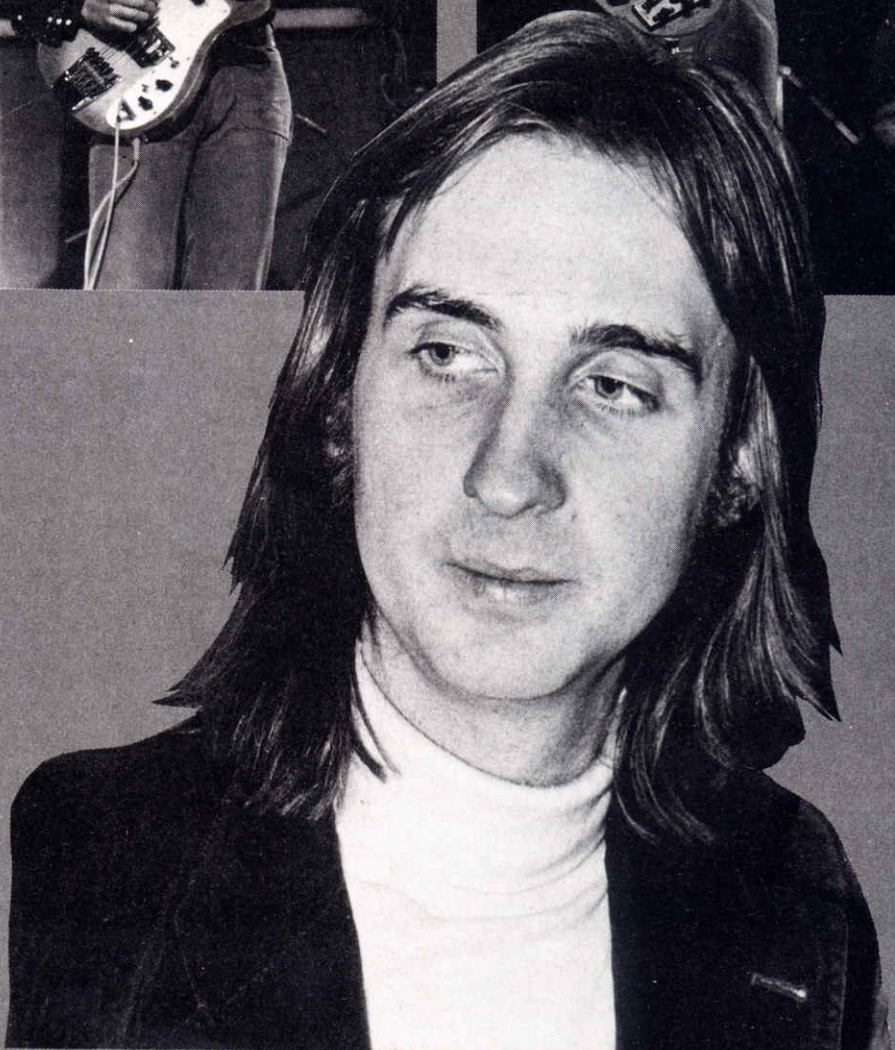
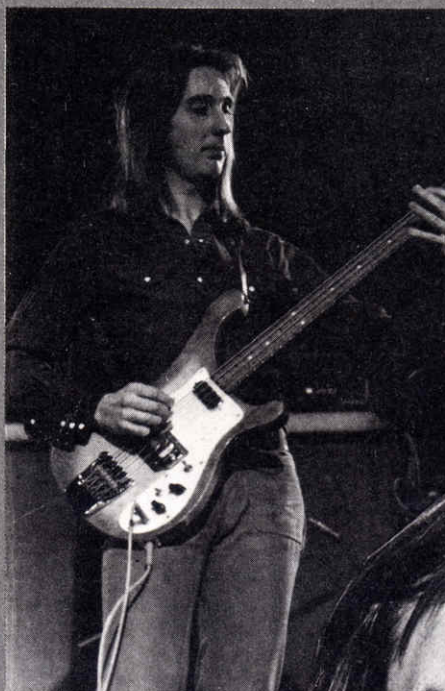
peu comme le diplomate. Avec son humeur égale, son allure tranquille et décontractée, son sérieux sans sérieux, il est celui qui arrondit les coins trop saillants, qui s'interpose dans les conflits d'opinion internes, qui joue aussi le rôle d'attaché aux affaires extérieures (relations avec la presse et avec le rock business). Une fonction qui sied bien à ce grand gaillard un peu rustique dont le paisible et perpétuel enjouement est un des charmes essentiels.

Pourtant, dès que l'on aborde la pratique musicale de Michael, les choses deviennent plus complexes, car le gaillard joue sur deux tableaux. D'un côté, il est l'homme des calmes mélodies arpégées égrenées sur la guitare douze cordes, l'inventeur avec Anthony Phillips du son acoustique si particulier de Genesis, l'auteur également, si délicat, des jolies ballades comme « You have your own special way » ou « Snowbound ». Romantique, doux, naïvement poétique, tel est le premier visage de Michael musicien. Le second est beaucoup plus dur. Michael est aussi l'homme des rythmiques sèches et cassantes, découpées en breaks incisifs. Il

aime frapper les cordes de sa basse ou de sa guitare comme s'il était en train de vous entailler méthodiquement le ventre. Il est un des rares bassistes, avec Chris Squire, à utiliser le pédalier basse (une basse à pédales, équivalente au pédalier de l'orgue). C'est avec lui qu'il obtient ces sons qui semblent jaillir du fin fond de la terre et que l'on ressent comme les battements sismiques d'un cœur monstrueux. En fait, on peut dire que Michael, bien qu'il ne soit pas Stanley Clarke et ne possède pas une technique terrassante, a inventé un style de basse qui est sa marque de fabrique.

Michael, comme la plupart des musiciens du groupe exceptés Tony et Peter, a appris par lui-même ses instruments. Il est né le 2 octobre 1950 dans le Surrey et ce fut à Charterhouse School que sa vocation musicale démarra vraiment. Il fut d'abord compositeur de chansons avec Anthony Phillips avant de prendre une part plus grande au travail instrumental :

« J'ai commencé en écrivant des chansons avec Anthony Phillips. Ce n'étaient vraiment que de simples chansons, mais j'ai toujours

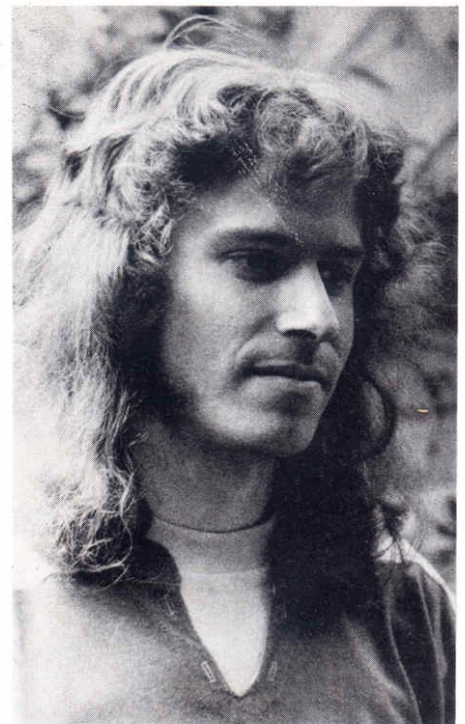


eu un faible pour les chansons. Quand nous quittâmes l'école, Peter était en train de former un groupe avec nous tous et je me joignis à eux à la basse et la guitare rythmique. J'aime aussi pianoter. Je n'ai jamais désiré être un dynamique lead guitar. »

Il faut donc croire que c'est un peu forcé et contraint que Michael décida dans ce cas, après le départ de Steve Hackett, de prendre ladite lead guitar pour les sessions de « And then there were three ». Comme il en joue néanmoins assez peu sur ce disque, l'on eut quelques difficultés à juger de ses possibilités à cet instrument. Il a semblé moins coulé que Steve, moins technique, mais sans doute plus énergique, plus tard. Le plus surprenant est qu'il n'eût pas de mal à reproduire le son du déserteur, pourtant très particulier. Mais Michael semble posséder les mêmes dons d'adaptation et de mimétisme que Phil Collins. Il faut voir dans la personnalité de Michael le symbole de la permanence tranquille de Genesis. C'est sans doute grâce à lui et à la relative solidité de ses nerfs que Genesis n'éclata pas après le départ de Peter Gabriel. Tony et Phil eurent des doutes, lui pas. Il est impliqué à 100 % dans l'affaire. Il a en projet depuis longtemps un album solo, mais il ne cesse de remettre à plus tard son élaboration, car Genesis reste pour lui prioritaire. Steve Hackett ne tient pas le même raisonnement. Sa seule escapade solo fut sa participation à l'album solo de son ami Anthony Phillips, « The geese and the ghost », où il joua de divers instruments et se tint également à la console de producteur. Sinon, pour Michael le diplomate, seul Genesis compte vraiment et il a, quand il parle du groupe, les accents attendris d'un père évoquant son enfant. Il est vrai qu'il ne s'est marié et n'est devenu père de famille que récemment, renonçant finalement à son côté « célibataire de l'art », pour reprendre la jolie expression de Proust. Et, même maintenant, elle ne lui va pas si mal... (H.P.)

Tony Banks, compositeur

Au fil des ans, l'importance de Tony Banks n'a cessé de croître au sein de Genesis, et ce surtout depuis que son grand ami Peter est parti. Parce qu'il est musicalement le plus solide, parce qu'il est aussi le plus travailleur, il est le pivot essentiel du groupe. Compositeur plus que réellement virtuose, selon ses propres aveux, il est l'auteur des meilleures pièces de l'actuel répertoire de Genesis, de « Burning rope » à « One for the vine », en passant par « Mad man moon », « Afterglow », « The lady lies », et « Firth of fifth ». Etant le plus musicien de tous, au sens classique, tous les problèmes d'harmonie passent par lui et sa contribution aux arrangements est énorme. S'il est un fameux instrumentiste, Tony refuse toujours à se mettre en valeur et de prendre de furieux solos à la Emerson ou à la Wakeman, d'établir complaisamment une virtuosité pourtant indéniable. Comme Steve Hackett, il préfère les interventions courtes, au contenu émotionnel ramassé sur quelques notes. Mais quelle verve, quelle couleur, quelle précision lorsque les myriades de notes tant attendues s'envolent de son synthétiseur ! Si l'on joint à cette réserve le grand sérieux du bonhomme, ces airs de travailleur acharné (ce qu'il est vraiment), un abord souvent difficile la première fois, un débit de paroles absolument étourdissant, l'on comprend que la presse ait mis longtemps à réaliser que Tony était en fait l'éminence grise de Genesis, le cerveau du gang. Pour qui le connaît un peu, c'est pourtant un garçon adorable, d'une gentillesse à toute épreuve, pas du tout « petit monsieur », un musicien franc et sincère possédant des idées extrêmement clai-

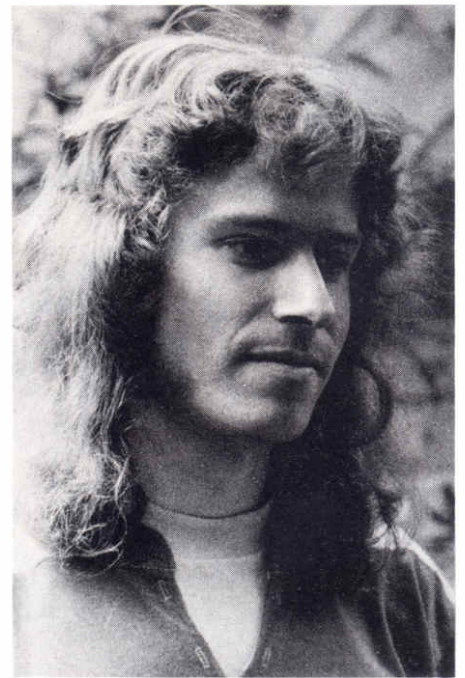


res sur sa pratique. Si Peter était l'agent le plus imaginaire du groupe, si Phil est l'élément le plus pétulant, le plus brillant, Tony est sans doute lui le plus définitivement intelligent.

« Je joue du piano depuis l'âge de 7 ans (Tony est né dans le Sussex le 27 mars 1950). J'ai commencé à jouer à l'école. Vers l'âge de treize ans, je n'ai plus voulu entendre parler de la musique classique. Je voulais jouer des mélodies des Beatles. Mais à seize ans, je suis revenu aux exercices classiques qui sont nettement plus formateurs. »

Quel est mon rôle particulier dans Genesis ? Well, mmm. Je suis pas un homme qui improvise. Je peux le faire et je passe de longues heures chez moi à improviser au piano pour mon propre plaisir. Mais ce n'est pas pareil dans une situation de groupe où les autres ne doivent pas être esclaves de votre fantaisie. Je préfère planifier mon jeu à l'avance. En fait, je suis plus un compositeur qu'un performer, un virtuose. J'aime écrire et trouver des mélodies, des agencements de sons. Je n'ai pas de vocation particulière pour le cirque. »

Ce qui m'a beaucoup plu dans Genesis, c'est que depuis l'école Peter, Michael et moi avons évolué ensemble, en ne jouant avec personne d'autre. C'est réellement satisfaisant. Je n'avais jamais joué d'orgue avant Genesis, et c'est avec le groupe, je peux même dire pour le groupe, que j'ai découvert cet instrument. C'est la même chose pour Michael qui n'avait jamais joué de basse. Tout ce que vous faites vous change. Je n'aime pas tout dans la vie de Genesis. Je n'aime pas trop voyager, mais c'est nécessaire. Aux débuts de Genesis, j'avais passé un an dans une université, mais ce n'était pas conciliable avec la vie du groupe. J'ai toujours pris peu de part aux aspects visuels de Genesis. Peter avait un tempérament pour cela et je me reposais sur lui. Maintenant, le visuel est moins important, et Phil se charge très bien de ça. Je n'ai pas toujours été d'accord avec certains aspects théâtraux de Genesis et je me suis souvent disputé avec Peter à ce sujet. Mais nous n'avons heureusement jamais essayé de faire des compromis. Je prends la musique très au sérieux et l'essentiel pour moi est que beaucoup de gens l'ÉCOUTENT. J'étais par exemple très irrité par la tête de renard dont Peter se servait, je ne savais pas pourquoi, elle m'énervait. Peu à peu, j'ai compris que le côté visuel était quand même important,



et que ce n'était pas mon affaire, voilà tout. »

On ignore souvent le côté alchimiste de Tony. Il passe souvent beaucoup de temps dans sa cave-studio à travailler sur des synthétiseurs comme le Polymoog ou l'ARP 2600, cherchant inlassablement des sonorités nouvelles. Il n'aime pas franchement la musique électronique et reste un compositeur pour claviers conventionnels. Cependant, il s'intéresse beaucoup à la texture, à l'étoffe même des sons, intérêt d'ailleurs sensible sur « Wind and wuthering », ainsi que sur « And then there were three » où il a d'ailleurs considérablement modifié son jeu, renonçant un peu aux arpèges romantiques pour des formules plus appuyées. Mais on ignore aussi que Tony est l'auteur de ces textes au délicat merveilleux qui donnent à Genesis cette ambiance féerique. Actuellement, il s'oriente toutefois vers des lyriques plus symboliques, plus philosophiques aussi, ne voulant pas que Genesis se repose sur des recettes anciennes. Rarement un musicien fut aussi exigeant vis-à-vis de lui-même que ce Tony Banks, compositeur de musique moderne, et grand compositeur. (H.P.)

Phil Collins, l'enfant prodige

Pour ne se fier qu'au dictionnaire de la langue française, qui définit un prodige comme « un événement extraordinaire de caractère magique ou surnaturel » ou « un personnage extraordinaire par ses talents, ses vertus ou ses vices » on peut par là

même cerner la personnalité et la vie de Phil Collins.

C'est ainsi donc que le 30 janvier 1951 naquit à Londres cet enfant prodige (selon ses propres termes) qui n'attendit pas d'avoir six ans pour se placer derrière ses fûts, tel un jeune dauphin qui aurait déjà le goût du règne.

Petit roi de la batterie, mais aussi petit roi de la comédie puisqu'à la même époque Phil se produit dans des shows radiophoniques et des films télévisés ; c'est ainsi qu'à 7 ans, il

joua dans « Oliver Twist » le rôle d'Artful Dodger et qu'à 14 ans, il quitta le lycée pour rentrer dans une école de spectacle. Il n'a en fait qu'un rêve : devenir footballeur.

A 16 ans, parfait autodidacte, il devient professionnel à la batterie.

1968, la jeunesse européenne s'enflamme, des nouveaux courants de pensée naissent un peu partout en Angleterre, les Beatles sont à leur apogée, King Crimson va pousser son premier cri, et Phil fait son apparition au sein d'un groupe qui porte alors un nom au goût du jour : Flaming Youth. Alors batteur à part entière et incorporé à une formation, il commence aussi ses débuts au chant sur une musique bien ancrée dans le courant de cette époque, une qualité d'enregistrement peu convaincante et des mélodies à la Moody Blues.

C'est en répondant à une petite annonce dans *Melody Maker* qui disait :

« Tony Stratton-Smith cherche un batteur sensible à la musique acoustique et un guitariste soliste qui joue aussi de la 12 cordes », que Phil rencontra Peter, Tony et Mike pour une audition. John Mayhew qui jouait alors avec eux, était rythmiquement limité, tandis que Phil avait beaucoup plus de punch.

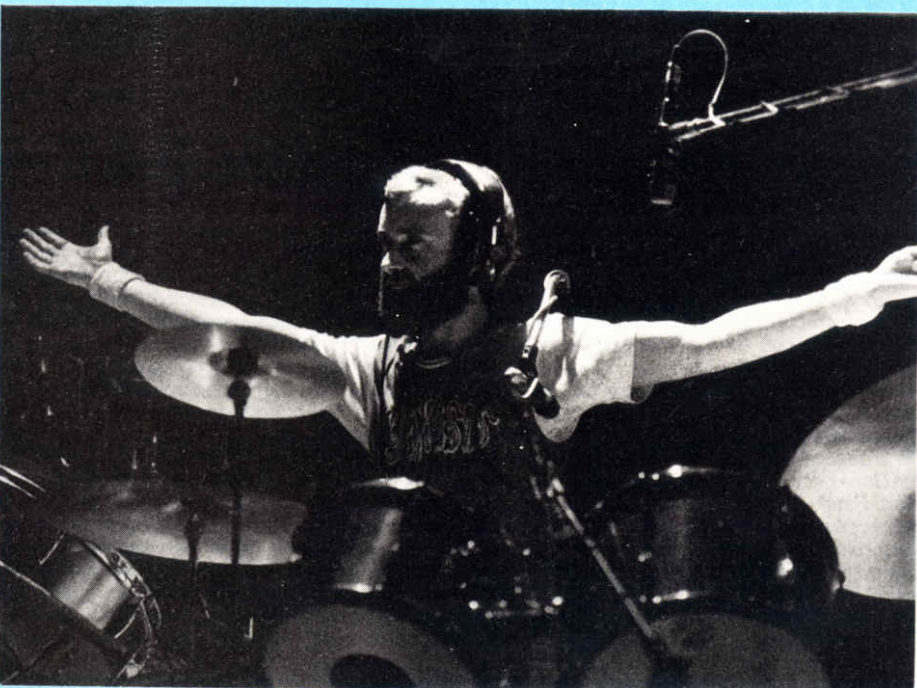
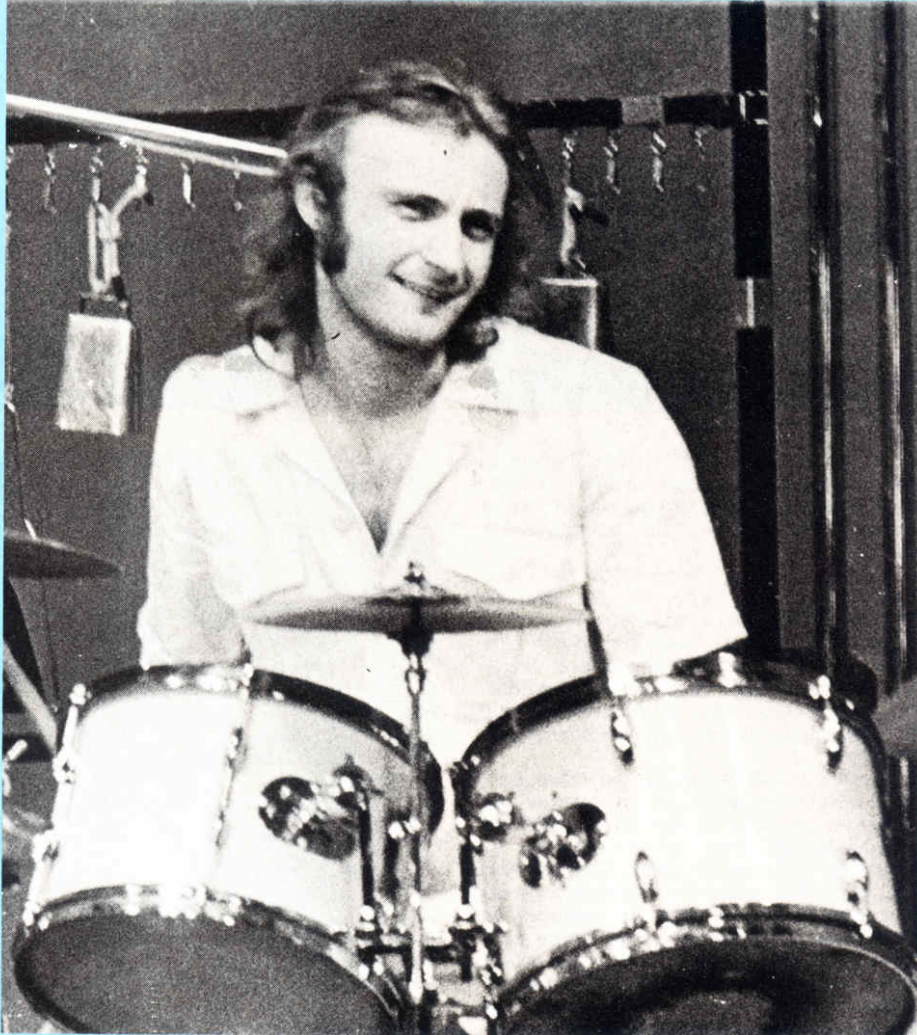
Son arrivée dans le groupe, suivie rapidement de celle de Steve Hackett, marqua dans l'année qui suivit un progrès significatif dans un style cohérent et parfaitement reconnaissable, à travers le premier disque de la formation définitive du groupe : « Nursery Crime ». Il a vingt ans, il fait ce qu'il faut. Une tête bien faite et un jeu très attachant. Parti de ce style, il évolue vers la précision et une mise en place à l'américaine, offrant sa batterie à la musique, beaucoup plus que jouant pour lui. C'est ce qui l'entraîna à préférer Chester Thompson à Bruford pour accompagner Genesis sur scène. « Chester convient nettement mieux au groupe que Bill. Il est beaucoup plus solide. Dans certains morceaux, nous avons besoin de quelque chose de plus appuyé, qui n'était pas dans le style de Bill. Chester par contre peut jouer comme John Bonham. Bill est un peu dans mon genre, mais j'ai tout de même des talents de caméléon et s'il faut frapper, comme dans « Squonk » ou dans « Los Endos », j'y arrive, alors que Bill reste dans le même registre, ce qui est déjà d'un niveau remarquable. C'est un des meilleurs batteurs anglais, en même temps qu'un grand ami à moi ; mais il n'était pas exactement ce dont nous avons besoin. »

Bien que Phil écrive très peu, il accomplit un sérieux travail mélodique en composant les voix des derniers albums sur les paroles de Tony. En mettant à part le tout dernier, qui est un album de chansons, il se sert de sa voix comme d'un instrument, joutant sur le côté technique où il dispose d'un registre étonnant. La voix se dégage moins du reste du morceau que celle de Peter Gabriel.

Phil n'écrit en effet que pour son petit groupe chéri : Brand X. Né en 74 d'un bœuf qui comprenait Percy Jones, basse, John Goodsall, guitare et Robin Lumley, claviers Brand X a fait 3 disques dont un live plus un album avec Jack Lancaster sous le nom de Marscape. Phil avait aussi projeté de jouer et même de tourner avec Alphonse Johnson. Il en aurait eu effectivement la possibilité, car il s'est parfaitement adapté au style jazz-rock en apportant même parfois une finesse, une rapidité et une pêche qui pourrait laisser un bon nombre de batteurs américains perplexes.

Le jazz-rock lui allait si bien qu'il a failli lui faire tourner la tête au moment du départ de Peter Gabriel et l'arracher au progressive rock.

« Je ne l'ai pas fait et j'en suis heureux ». Je suppose que Tony et Mike l'ont été aussi. Quand on pense à Genesis aujourd'hui, la première image qui vient est celle de ce petit prodige, à l'œil vif et rempli d'humour.



(M.A.T.)